

Un café et une tranche de cœur

Désormais le café ne retrouvera plus sa saveur d'antan. La main qui le dose en est-elle responsable, ou la langue qui le déguste ? Ou est-ce dans la tête que ça se passe quand l'esprit se torture en proie aux idées plus noires que le café ? Un peu trop de robusta, un peu moins d'arabica – ou le contraire – et le mal est fait. C'est irréparable. Recommencer ? Allons ! Il y a aussi l'arôme. Ah ! L'arôme du café ... qui n'est plus ce qu'il était. Et ce ne sont pas les innombrables publicités distillées à longueur de temps sur le petit écran qui y changeront quelque chose.

La meilleure torréfaction du monde ne couvrira pas ces émanations de matière plastique chauffée. Mais qui diable a inventé la cafetière électrique ?

Prendre une cafetière de porcelaine, y disposer un filtre d'autrefois (en faïence, en principe) faire frémir de l'eau. Bon, c'est vrai, c'est fragile cette pyramide, surtout pour des mains nerveuses... et puis, même si les narines frémissent, que diront les papilles ? Que c'est trop agressif ou trop lavasse ou trop... rien. Rien ; justement, comme s'il ne se passait rien.

On a beau convier à ce plaisir tous les sens, prendre les tasses qu'on préfère, celles à fleurs de camaïeu bleu, ou les toutes petites blanches à soucoupes octogonales, ou parfois tout simplement un verre à gros fond qui donnera à voir la robe du breuvage. Est-elle transparente ? Le liquide sera jeté dans l'évier avec dégoût. Est-elle sombre avec des reflets à la lumière ? Il est possible que l'instant de grâce soit accordé. Est-elle opaque et lourde comme du velours ? Les lèvres qui y tremperont feront la grimace, la

bouche se tordra, engluée par ce tissu trop dense, trop enveloppant.

C'est comme les rideaux de mousseline blanche qui paraissent toujours quelque peu jaunes ou gris, désormais. Il n'y a aucun fumeur dans la maison, il n'y a sans doute pas plus de poussière qu'ailleurs, pourtant les rideaux ont perdu leur éclat. Sans doute auront-ils vieilli. Quelle est la durée de vie d'une paire de rideaux ? Il faudra se renseigner.

Désormais la musique écoutée le soir n'aspire plus l'âme au creux de sa houle tumultueuse. Rares comme des diamants, les larmes ne perlent plus au ras des paupières pour laver les angoisses. Les émotions n'étreignent plus la gorge comme une main de tortionnaire dans un gant de soie. Le cœur ne se gonfle plus d'émois et reste au ras de terre désormais, comme une montgolfière en panne. Insensible ce cœur ? Fibres cardiaques durcies ? Sentiments embrigadés ? Qui a commandé cette cuirasse durement forgée pour cet organe si fragile ? Le temps, les années, les coups de la vie, les revers de fortune ? Allons donc, il ne demande qu'à vibrer ce cœur au cœur de l'être, à faire éclater la carapace. Mais les occasions se font rares et sont à saisir vite aux cheveux. Il faut être à l'affût, comme aux soldes !

Ce qu'il conviendrait de faire, comme on fait le grand ménage, c'est de désapprendre l'expérience, de procéder non seulement à un lavage de cerveau mais encore à un blanchissage de cœur, à un lessivage des habitudes. Ensuite, il faudrait pouvoir s'inscrire à des cours où l'on enseignerait à réapprendre la spontanéité de l'insouciance jeunesse.

Voyages, voyages. Et si s'offrir un voyage pouvait réveiller une petite étincelle de rêve ?

Partir, c'est renaître, c'est larguer les amarres qui nous attachent à la maison, aux lieux quotidiens, connus et fréquentés, c'est trancher les liens qui nous ligotent à nos habitudes, nos traditions, nos conventions, nos bienséances, c'est rompre les chaînes de notre esclavage envers nos père, mère, frères et sœurs, conjoint, enfants, collègues, supérieurs, c'est émerger hors de notre combinaison de conformisme, c'est nous dépouiller de notre costume d'être social, chasser tout cela et ressusciter nu et vierge pour vivre, revivre. Il faut parfois renaître pour consentir à vivre.

Le voyage ! Quelle délicieuse parenthèse hors du temps objectif, hors de l'espace circonscrit. Voilà pourquoi l'auteur s'est offert le luxe de ces quelques lignes de parenthèse.

Les choses sérieuses se profilent au détour de la page suivante.

6h30

L'épouse omnisciente (elle n'a jamais dormi que d'un œil et jamais non plus sur ses deux oreilles), d'une main experte, arrête la sonnerie du réveil afin que l'époux puisse profiter en toute quiétude des derniers vestiges de la nuit et retourner voluptueusement son corps dans un lit bien chaud agrandi par sa place libérée à elle puisqu'elle saute aussitôt du nid douillet. Machinalement une main réprime un bâillement tandis que l'autre saisit sa robe de chambre.

6h40

La mère s'affaire dans la cuisine au petit déjeuner de la fille aînée qui quitte la maison la première. La mère a pris l'habitude de la gâter, en imaginant une petite surprise à chaque p'tit déj', histoire de varier les plaisirs gustatifs.

7h30

La maman s'occupe du petit qui doit partir pour l'école dans quelques instants. Vérification du cartable. Ne pas oublier le petit en-cas. Bonnet obligatoire, écharpe bien nouée, il est fragile ce mioche. Ensuite, elle s'acquitte de ses tâches de nourricière envers Pirate. C'est lui, le chat, le mâle le plus gâté de la maison.

7h45

Le professeur passe en revue sa tenue devant la glace, étale un rouge à lèvres censé lui donner bonne mine, enfile sa veste, attrape son cartable et disparaît, non sans avoir dispensé à son mari en même temps qu'un baiser rapide, quelques recommandations pour le suivi de la journée.

8h

La conductrice décide de ne pas s'énervé, en attendant l'ouverture du passage à niveau bloqué. Obstinément fermé ! Pourquoi ? Mystère !

8h30

L'enseignante est face à sa classe. Combat de gladiateurs ou grimaces charmeuses, c'est selon.

10h30

La collègue se voit offrir un café par un professeur avec qui elle éprouve quelques affinités ayant résisté au temps, aux conflits sociaux et aux réformes bâclées dans l'urgence.

11h30

La subordonnée est invitée à s'asseoir face à son Principal dans le bureau de ce dernier. Pressée d'exprimer son point de vue à propos de l'organisation d'un examen, elle voit et entend son vis à vis monopoliser la parole et perdre de vue le point à débattre. Si elle n'avait eu la présence d'esprit de profiter d'un coup de fil opportun pour s'éclipser, elle y serait encore à l'heure qu'il est.

12h45

La femme active rentre chez elle, se débarrasse de ses chaussures au pied de l'escalier, abandonne sa mallette et sa veste en vrac dans l'entrée, passe à la cuisine où elle noue autour de sa taille un tablier bien enveloppant.

13h

La ménagère concocte un plat rapide et largement improvisé composé de pâtes sur lesquelles elle jette du gruyère, d'un reste de ragoût de veau qu'elle réactualise en rajoutant quelques olives. Le mari a eu la bonne idée en rentrant de mettre le couvert, de préparer une salade verte

toujours bienvenue. Il est allé jusqu'à avancer le chantier en faisant couler le café qui attend son heure bien au chaud dans la bouteille thermos.

Elle n'a plus qu'à se laisser choir sur son siège. Elle dévore, sa façon bien à elle de recharger les batteries.

L'époux et le lave-vaisselle prennent le relais, le premier pour débarrasser et faire place nette, le second pour restituer une vaisselle propre.

14h10

Encore en retard, c'est infernal !

La sportive se précipite vers les placards dont elle extrait en toute hâte un tee-shirt blanc immaculé, enfile jogging et baskets, dévale l'escalier, décroche au vol sa raquette et un sac des balles de tennis, se rend compte qu'elles sont vieilles et molles c'est-à-dire inutilisables. Tant pis, plus le temps d'aller visiter la réserve.

La marathoniennne fonce retrouver sa partenaire qui s'échauffe au mur en l'attendant. Elles décident de faire un match.

14h30

La joueuse tient son rang, défend pied à pied son terrain, lance quelques offensives assez suivies de réussites, gagne son jeu, puis le set et finalement le match. C'est dans l'ordre des choses, elle n'accomplit pas ses besognes à moitié.

15h45

La maîtresse de maison n'a que tout juste le temps d'accomplir quelques courses avant de retourner à son foyer reprendre son rôle.

16h15

La mère accueille l'enfant. Goûter, exercice de math, lexique d'histoire, révision de sciences, câlins, leçon de

piano. Elle voltige d'un rôle à l'autre, gaie et de bonne humeur – le tennis victorieux y est pour quelque chose-. Pourtant, quand le petit apprenti pressé d'en finir, accélère le tempo préconisé par la Méthode Rose pour le morceau à étudier, et, naturellement, invariablement, se plante sur un triolet de croches, elle a bien du mal à déguiser ses accès d'énervement, à masquer sa fatigue et à garder son sang-froid. Enfin, sous la menace, il consent à s'appliquer et parvient à vaincre la difficulté, à son grand soulagement et à la grande satisfaction de sa maman.

17h45

La responsable d'un groupe de trois filles dont la sienne, se rend compte qu'elle va rater l'heure d'arrivée du train. Sans prendre le temps d'enfiler un chandail quoique les soirées fraîchissent, elle fait ronfler son moteur. Place de la Gare, pile à l'heure. Echange d'impressions, Questions, encouragements, sourires malgré le huit en physique, promesse d'aide ultérieure. Retour dans le salon : la télé déverse des cascades de débilites dont se délecte l'enfant. Il faut détourner son attention de ce flot d'images insensées qui déferlent.

« Et si on se remettait à ta maquette ? »

Enthousiasme de l'enfant, étonnement de la mère devant cette acceptation aisée. Bingo ! Tout sera à recommencer demain.

18h30

La restauratrice qui depuis un moment déjà se demandait ce qu'elle allait bien pouvoir inventer pour constituer un repas, vient d'entrevoir une inspiration. Pourquoi pas une salade composée ? Très peu original mais plaisant et ludique, le jeu consistant à varier les ingrédients en fonction des réserves, des couleurs, de la saison et des goûts du moment. Elle ouvre le frigo, saisit dans le bac, deux endi-

ves bien longues, un poignée de mâche, deux tomates bien mûres, du gruyère, des œufs et... et zut ! Téléphone.

18h45

La fille répond à sa mère qui se plaint de n'avoir pas eu sa visite depuis plus de quinze jours. Elle garde son calme et s'entend répondre gentiment :

— Maman, j'ai beaucoup à faire cette semaine, je viendrai la semaine prochaine.

Lâcheté, pure lâcheté, au lieu d'avouer qu'elle en a assez de tous, tous ceux qu'elle aime et qui néanmoins l'assaillent, l'étouffent, l'appellent, la réclament, lui pompent l'oxygène, l'épuisent comme des sangsues, l'empêchent de vivre (Là, je me répète, ça ira comme ça).

— D'accord, maman, mercredi vers 4 heures pour le café. Entendu, bonne soirée. Moi aussi je t'embrasse.

19h10

Gravier qui crisse, porte du garage. C'est l'époux. Le couvert est mis. On n'attendait que lui.

19h30

— Ta salade est délicieuse, maman ! C'est la grande qui a parlé.

— Oui, excellente, ajoute le mari pour ne pas être en reste.

Le gamin, lui engrange fourchetée sur fourchetée. La mère rayonne. Il n'en faut plus pour la remettre sur les rails. Une goutte de baume au cœur et la machine repart. Jamais vraiment grippée. C'est fait d'un acier spécial haute technologie, résistant aux agressions de la vie, à la corrosion du quotidien, à l'acidité des propos.

20h

L'homme débarrasse la table aidé de la grande fille puis charge le lave-vaisselle pendant que l'enfant plie les ser-

viettes. Le père fait place nette puis s'occupe du café pendant que sa femme feuillette une revue. Quel délicieux moment de détente ! Il a un truc qui marche pour le café : trois grains de sel dans le papier filtre. Elle savoure le breuvage à petites gorgées, lentement, en faisant durer le plaisir. Par bonheur, France musique diffuse Mozart. La vie est belle.

20h30

La porte s'ouvre.

— Maman, j'ai plus de sous !

— Demande à ton père, pourquoi moi, toujours moi ? »

Regrets instantanés d'avoir été sèche.

20h40

La culpabilité pousse la mère dans la chambre studieuse plongée dans la pénombre, hormis le cercle blanc de la lampe de bureau éclaboussant des piles de feuilles, de cahiers, de livres et de classeurs.

— Je t'apporte une infusion ?

— Volontiers, maman

Et les mains de maman rouvrent les placards, déplacent les objets, ses doigts extirpent du papier le sachet fruité, ses jambes portent la tasse jusqu'au bureau encombré. Sa bouche embrasse, parle, rassure. Ses doigts caressent, rangent des vêtements épars.

21h

L'enseignante range son cartable, prépare les fiches dont elle aura besoin le lendemain, tire de son ordinateur le cours qu'elle avait préparé sur la littérature de jeunesse, écarte avec dégoût un paquet de copies dont la correction n'est pas achevée (Beau week-end en perspective) rêve en réfléchissant, réfléchit en rêvant, note quelques innovations pédagogiques à apporter à ses travaux puis boucle sa mallette.

21h30

La surmenée porte une main à son front en se dirigeant vers le salon, respire fort, exhale un soupir. Elle n'a plus qu'une envie : laisser le temps lui filer entre les doigts sans aucun contrôle, d'aucune montre, d'aucune horloge que ce soit. A bas la dictature des heures, des minutes et des secondes. A bas leurs tic-tac et leurs diktats ! Et si on regardait un film bien bête, bien bœuf, bien « beauf » où il n'y ait rien à dire, rien à penser. Il ne devrait y avoir aucun problème pour trouver ça ! Effleurement digital de la petite boîte. Un acteur bien connu dont on aura l'obligeance de taire l'identité, apparaît soudain, en démonstration de ses pitreries habituelles. C'est trop insignifiant pour y assister sans autre forme de satisfaction, alors elle saisit son tricot et l'égrène comme un chapelet.

22h

Décidément c'est trop nul. Même un intense zapping n'y change rien et s'avère inapte à produire un quelconque fruit comestible. Ce ne sont que variétés où règne une euphorie complètement artificielle, reportage intéressant mais, hélas, en rediffusion, film d'horreur d'une violence inouïe et j'en passe. On plie bagage.

On met un CD : Les Variations Goldberg. Bach, c'est un bain de jouvence, ça coule, ça masse, ça pétrit le cœur, ça emporte l'âme. La communication est favorisée, à mi-voix, comme sur la pointe des pieds.

22h30

L'esclave moderne pénètre dans la salle de bains, havre de paix, entièrement verte de la faïence aux spots, de la fougère aux serviettes en passant par les sels de bain. Sensation d'être dans un aquarium, heureuse comme un poisson dans l'eau.

22h50

L'épouse détendue par une immersion apaisante se glisse sous la couette du lit conjugal et esquisse un sourire en reconnaissant sur la table de chevet le titre *Les âmes grises*, lecture qui promet quelques instants de satisfaction intellectuelle.

23h20

Son compagnon pose l'hebdomadaire d'information qu'il lisait et l'enlace. Elle abandonne Richard Millet...

Cher lecteur, vous voilà en possession d'un portrait de femme en 28 pièces. Disloqué, réduit à l'état de puzzle, le portrait. Où se cache la femme dans cette course d'obstacles ? Si vous voulez le savoir, recollez les morceaux.